

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 34 (1896)  
**Heft:** 51  
  
**Artikel:** Pourquoi elles se marient : dernière idylle  
**Autor:** Foulon, Franz  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-195906>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :  
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## A propos d'histoire.

Chacun sait qu'un tic est la contraction convulsive de certains muscles du visage, qui frappe surtout chez les hommes en vue par leur rang ou leurs fonctions. C'est ainsi que nous savons, par les mémoires de Saint-Simon, que Pierre-le-Grand, tout en ayant de beaux yeux noirs, vifs, le regard majestueux et gracieux, avait un tic qui ne revenait pas souvent, mais qui lui démontait toute la physionomie.

L'homme qui aura la grande et haute mission d'écrire l'histoire de la Suisse, durant la dernière moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, devra dire quelque chose frappé au même coin — tenu compte de la distance des personnages — en parlant de notre tant regretté Louis Ruchonnet; car, pas un de ses intimes ne peut se rappeler son cher visage sans se souvenir aussitôt de la légère contraction qui lui donnait ce caractère tout spécial et inoubliable que l'on sait.

Mais à côté du tic réel, il y a ce que l'on appelle les tics acquis, les tics résultant de certaines habitudes contractées, un coup de toux sec, par exemple, qui revient régulièrement à l'appui de chaque réflexion, de chaque affirmation, un hem! présentant le même caractère, une main portée à chaque deux minutes à son faux-col, à sa cravate, à son binocle, pour soignant remettre cet objet en place, etc., etc.

On s'est souvent demandé — et c'est à quoi j'en voulais venir — si l'acteur chargé de figurer sur la scène un personnage de marque, doit s'attacher à le représenter au naturel, pris sur le vif, même avec ses travers, ou ne s'arrêter qu'aux lignes sculpturales du sujet. C'était une question qui m'était posée dernièrement à Grandson, à propos de celui de nos amis chargé de la tâche difficile de nous donner et de nous faire garder une idée vraie du duc Charles de Bourgogne, du *Hardi*, du *Téméraire* (pour l'appeler par son nom), tel qu'il était au printemps de 1476, c'est-à-dire pendant l'époque tragique où l'ère des désastres s'est ouverte pour ce potentat puissant autant que bizarre (\*).

Il est certain que l'acteur qui tenterait de reproduire sur la scène des tics grossiers ou repoussants ne saurait point son métier. Mais il est non moins évident pour moi que celui qui essaierait de rendre le rôle du duc Charles, sans être au courant de certaines habitudes-tics qu'il avait, ferait un gros impair. Ainsi il est nécessaire qu'il sache que le duc qui, comme barbe, ne portait que la moustache, (noire) avait l'habitude de la relever ou de la tordre en parlant au public; qu'aussitôt qu'une contrariété faisait mine d'apparaître dans son conseil ou ailleurs, il portait la main à son épée ou à son poignard, dont il semblait prendre plaisir à tirer et retirer à chaque instant la lame du fourreau; que dans la discussion il avait aussi l'habitude de répondre à ceux qui n'étaient pas de son avis, d'un ton brusque et rude et en élevant la voix, qu'il avait naturellement refrettante; qu'il écoutait les argu-

ments qui lui déplaisaient, les yeux fixés en terre et en fronçant les sourcils, quelque fois presque au point de les confondre.

Me sera-t-il permis de dire ici un mot de l'admirable tableau de M. Burnand, *La fuite de Charles-le-Téméraire après la bataille de Grandson*? C'est qu'il est antidaté de trois mois: le duc de Bourgogne peut avoir eu une tête du genre de celle que lui a faite le peintre, après la sanglante et cruelle bataille de Morat, mais non après la *déroute* de Grandson, où l'armée des mercenaires bourguignons ne se battit pas, et où elle ne perdit un millier de soldats environ, que pendant la fuite causée par l'effroyable panique des Italiens du duc, des gens qui n'avaient pas même vu l'ennemi.

L'attitude épouvantée que l'on prête au duc, dans sa fuite du 2 mars 1476, est due aux racontars de certains chroniqueurs du temps, un peu trop fantaisistes, mais n'est pas conforme à la vérité.

A quoi avez-vous voulu en venir? me demandera-t-on. A peu de chose, c'est-à-dire à montrer que le rôle d'un homme chargé de nous représenter le passé, peintre, historien, poète, acteur, n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

P. D.

## De la Lausannoise.

Le petit jeune homme qui, dans une causerie précédente, n'avait pas réussi à faire une bien brillante improvisation sur les Lausannoises, a demandé l'aide d'un ami, et à eux deux ont élucubré les réflexions suivantes:

Pour être consciencieux, ils ont dû d'abord aller au théâtre, au marché, assister aux conférences littéraires et musicales de cinq heures, afin de prendre sur le vif les Lausannoises dans leurs occupations journalières. Ils se sont fait même inviter au bal de Mme de X... et n'ont pas hésité à danser dans une kermesse, Derrière-Bourg.

Après avoir condensé toutes leurs observations, ils en ont conclu que la Lausannoise-type était brune ou châtain, sans aller jusqu'au noir de jais, ni jusqu'à l'outrageusement blond ou rouge. A vrai dire, ce serait très difficile de reconnaître sur un boulevard de Genève ou de Paris, une Lausannoise au premier coup d'œil. Elle n'a pas ce quelque chose dans la mise ou dans le maintien qui fait retourner le passant en ajoutant: «Tiens, voilà une dame anglaise!» Non, elle n'a rien de particulièrement caractéristique, si ce n'est qu'elle est jolie... en général, et les exceptions confirment la règle.

Les Lausannoises ont du goût, s'habillent bien, atteignent la Parisienne sans la surpasser; elles ont plus de grâce que les Allemandes et moins de vivacité que les femmes du Midi. Tout le monde pourtant s'accorde à dire que leur silhouette gracieuse est l'ornement des rues montueuses de notre petite ville.

Voilà pour le physique.

Le moral, c'est plus délicat. Une jeune fille d'ici, après avoir eu des leçons de guitare, de piano, suivi un cours de cuisine, après avoir

appris à peindre des petits oiseaux sur des tasses de porcelaine ou à broder des chemins de table est jugée une jeune fille accomplie... Et pourtant combien de petits travers se cachent sous cette brillante éducation!

Nos jeunes filles aiment beaucoup la vie du dehors, au détriment de la vie d'intérieur, naturellement: Kermesses, grands et petits concerts, fêtes de nuit avec embrasement de la rade, pique-niques suivis d'une sauterie sur le gazon, les voient souvent en vedette.

Remarquons en outre que depuis l'année dernière, l'apparat exclusif de montrer ses maigres mollets n'appartient plus aux Lausannoises. Par un beau soir d'été, quand vient le crépuscule, l'on peut voir, sur Montbenon, pédaler, pédaler... qui?... De rapides apparitions vêtues d'une jaquette laissant entrevoir un plastron blanc avec une régate élégamment nouée et d'une jupe bouffante d'où émerge un fin bas noir, chaussé de sandales jaunes...

Ce sont des Lausannoises — les avancées, il est vrai — des désdaigneuses du qu'en dira-t-on, qui égayent de leurs silhouettes les abords du Palais de Justice...

«Assez, assez, terminez, quelle horreur!»

Les deux amis ayant entendu des voix cristallines s'exprimer en ces termes, s'empres- sent de poser la plume et demandent humblement pardon si, par leur maladresse, ils ont éveillé quelque farouche susceptibilité.

SAM.

## Pourquoi elles se marient.

Dernière idylle.

Mme HALLOUIN, 55 ans.

M. PRÉVIANNE, 62 ans.

Un doux et clair après-midi de mai au fond d'un square de faubourg. Il est trois heures, l'heure à laquelle M. Prévianne regagne journalièrement son banc, sous le frêne qui le protège du soleil, en face du massif de pivoines dont les boutons crévent.

M. PRÉVIANNE (*s'asseyant et déposant sur le banc la canne qui a soutenu ses pas timides de convalescent*). — Tiens! Mme Hallouin n'est pas là... Elle est en retard... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!... A notre âge, il faut s'attendre à tout... En tout cas, je lui retiens sa place...

(Mme Hallouin paraît au bout de l'allée.)

M. PRÉVIANNE. — Ah! la voici.

Mme HALLOUIN. — Bien le bonjour, monsieur Prévianne. Vous allez bien depuis hier?

M. PRÉVIANNE. — Mais oui, madame Hallouin, je vous remercie. Je suis encore très faible, voilà tout. Ces premières chaleurs m'étourdissent un peu... mais néanmoins l'appétit revient. Ainsi, j'ai mangé tantôt une côtelette à déjeuner... (*mettant la main sur son estomac*) et elle passe... elle passe très bien.

Mme HALLOUIN (*s'asseyant à côté de lui*). — A la bonne heure. Du reste, vous avez meilleure mine. Avez-vous fait ce que je vous ai dit?

M. PRÉVIANNE. — Oui, ce thé dont vous m'avez donné la recette. J'en ai pris hier soir avant de me coucher et j'ai dormi toute la nuit, d'affilée... Je ne sais comment vous remercier, chère madame Hallouin, de toutes vos bontés...

Mme HALLOUIN. — Laissez donc, monsieur Prévianne, il faut s'entraider dans ce bas monde. C'est déjà si triste d'être vieux et malade comme nous!

(\*) L'auteur de ces lignes veut sans doute parler de la personne chargée du rôle de *Charles-le-Téméraire*, dans le grand drame historique de M. Ribaux, qui sera représenté à Grandson l'été prochain.

M. PRÉVIANNE (*avec un soupir*). — Surtout quand on est seul...

Mme HALLOUIN (*même jeu*). — Surtout quand on est seul...

(Un silence.)

M. PRÉVIANNE (*timidement, au bout de quelques minutes*). — Et vos rhumatismes, madame Hallouin ?

Mme HALLOUIN. — Par ce beau soleil, il me semble que je ne les sens plus ; mais hier, ils m'ont fait cruellement souffrir.

(Nouveau silence.)

(Tous deux songent, perdus dans leurs souvenirs. Mme Hallouin s'occupe d'un ouvrage de main qu'elle a tiré de son panier.)

M. PRÉVIANNE (*sortant le premier de sa rêverie*). — Voyez-vous, madame Hallouin, pendant cette vilaine bronchite qui m'a cloué six mortelles semaines au lit, j'ai pu juger ce que valent les soins mercenaires, les dévouements que l'on paye à tant par heure. Combien de fois me suis-je dit : « Mon Dieu ! pourquoi ma pauvre femme n'est-elle plus de ce monde ? Quel plaisir elle aurait eu à me dorloter aujourd'hui, à préparer mes tisanes, à me renouveler mes emplâtres !... » Positivement, il y a eu des jours où j'aurais été heureux d'aller la rejoindre... Après tout, si j'en ai réchappé, ce n'est qu'à ma robuste constitution que je le dois. Le coffre est bon, grâce à une vie régulière, à une jeunesse exempte de tout excès.

Mme HALLOUIN. — Il y a longtemps que vous avez perdu Mme Prévianne ?

M. PRÉVIANNE. — Six ans depuis les Rameaux derniers. (*Avec émotion*) Ah ! elle m'a bien manqué, allez. Si encore elle m'avait laissé un enfant, une fille... mais rester tout seul à mon âge !

Mme HALLOUIN. — Bah ! bah ! Il ne faut pas exagérer vos regrets, monsieur Prévianne. Les enfants, ce n'est pas toujours tout joie et plaisir pour des gens de notre âge. Des fois, cela va bien, mais c'est plutôt rare, croyez-moi. Et puis, ils se marient : alors, il y a les gendres et les belles-filles pour qui on reste toujours plus ou moins des étrangers, et on ne s'accorde pas, et on se mange les sangs. J'ai connu ainsi de braves gens que leurs enfants ont mis dehors, à la rue, comme je vous dis... Ah ! les enfants de ce temps-ci, ce n'est plus comme ceux d'autrefois. Ils sont pourris d'ambition, ils ont la soif du luxe, la rage de paraître. Ils rougissent de leurs vieux père et mère et les remettent quelque part où on ne saura pas les trouver, où ils ne leur courront pas dans les jambes pour leur faire honte. Et pendant ce temps, ce qu'ils font danser les écus, ceux que les vieux ont eu tant de peine à économiser !

M. PRÉVIANNE. — Ça, c'est bien vrai !

Mme HALLOUIN. — Ainsi, moi, quand mon mari est mort, il y a trois ans, on disait : « Cette pauvre Mme Hallouin, si encore elle avait des enfants ! » D'abord, j'ai pensé de même et cela doublait mon chagrin. Mais j'ai bien vu par la suite que, malgré la perte cruelle de mon cher homme, il en valait encore mieux ainsi. J'ai pu arranger ma vie comme j'ai voulu, l'accommoder toute seule dans mon petit coin, rester bien tranquille, bien isolée avec mon chagrin, sans tracas, sans ennuis avec des tiers qui viendraient se mettre en travers de mes habitudes... Les vieux et les jeunes, cela n'a pas les mêmes goûts, les mêmes points de vue... Nous ne demandons que la paix, le repos, le plaisir de satisfaire quelques vieilles manies...

M. PRÉVIANNE. — Vous êtes philosophe, madame Hallouin...

Mme HALLOUIN. — Toutes les femmes le sont à mon âge...

M. PRÉVIANNE. — Pourtant la solitude est bien pénible... Songez qu'il peut vous arriver du mal comme il m'en est venu... Quelle détresse quand il n'y a pas là, près de vous, une main aimante et dévouée pour vous soigner, vous entourer d'affection, endormir votre peine !...

Mme HALLOUIN. — Nous y voilà... Laissez la jeunesse à ses plaisirs, monsieur Prévianne... Ne lui imposez pas la pénible corvée de soigner les infirmités des vieillards et de supporter leur mauvaise humeur... Mais si vous avez peur de la solitude, regardez plutôt autour de vous et cherchez s'il n'y a pas quelque part une solitude semblable à la vôtre... Peut-être qu'en les unissant, on pourrait encore faire un peu de bonheur !...

M. PRÉVIANNE (*saisi, ayant tout à coup compris*). — Ah ! madame Hallouin, est-ce pour nous deux que vous dites cela ?...

Mme HALLOUIN. — Dame ! mon ami, ça m'en a tout l'air... Il n'y a que les vieux, en somme, pour se comprendre, se soutenir et s'entraider... A notre âge et dans notre situation, la vie ne nous dit plus grand'chose... Mais on peut mettre en commun sa bronchite et ses rhumatismes pour se les soigner mutuellement et passer en douceur, sans trop d'inquiétude, le peu de jours qui nous restent à vivre... cela vous va-t-il, monsieur Prévianne ?

M. PRÉVIANNE (*avec un cri étouffé*). — Oh !... Et moi qui n'osais pas vous le demander... Il y a si longtemps que j'y pense !

Mme HALLOUIN. — Je vous avais deviné, vilain sorniois... Vous m'avez forcée de vous faire les avances... Mais au moins n'allez pas vous imaginer qu'il y ait là de l'amour... de l'amour comme à vingt ans...

M. PRÉVIANNE (*rougissant et pâlisant tout à tour*). — Oh ! chère amie, que pensez-vous là ?...

Mme HALLOUIN. — D'ailleurs, je suis tranquille : le soir même de notre mariage, je vous préparerai votre thé, vous savez, ce thé qui vous fait si bien dormir, toute la nuit...

(Ils rient tous les deux en se regardant. Puis, comme l'heure est venue où Mme Hallouin se retire tous les jours, M. Prévianne la reconduit jusqu'à sa porte et rentre chez lui léger, souriant et vainqueur.)

Franz FOULON.

### Les dames au café.

Genève, le 8 décembre 1896.

Monsieur le rédacteur,

Le 21 novembre, vous avez publié dans votre *Conteur* une lettre qui m'a vivement intéressée et à laquelle je me vois obligée de répondre, étant moi-même un peu en cause, car il m'arrive de temps en temps d'accompagner mon mari à la brasserie.

Les raisons que vous alléguiez pour démontrer que le devoir des mères de famille est bien plutôt de passer leurs soirées dans leur intérieur qu'en dehors de chez elles sont très plausibles, et là je suis tout à fait de votre avis. Mais il y a un nombre de dames qui ne sont pas mères et dont le mari, trouvant la bière bien meilleure tirée directement du tonneau, désire aller la boire à la source même et prie sa femme de l'y accompagner.

Au premier abord, elle se récrie : « Mais ce n'est pas convenable, dit-elle, je n'y trouverai aucune de mes amies... Que veut-on dire et penser de moi ? etc., etc. ». Monsieur répond : « Puisque les autres te préoccupent plus que moi, j'irai seul ; mais ne te plains pas si je rentre tard. »

Et alors, si la femme est un peu intelligente, elle se hâte de mettre son chapeau et de suivre son mari.

La première fois qu'elle entre dans ce lieu, qu'elle ne connaît que d'ouï-dire, elle a l'air un peu provinciale ; elle ose à peine lever les yeux ; elle se sent déplacée, déclassée et prise d'une fausse honte, comme si elle faisait mal. Puis elle s'y habitue petit à petit et trouve enfin que c'est une distraction pour tous deux, car il y a un nombre de journaux illustrés et autres.

Elle constate d'ailleurs la présence de plusieurs autres dames. Alors, tout-à-fait tranquillisée, elle écoute avec intérêt les discussions variées des Messieurs, ce qui la sort un peu des conversations féminines de l'après-midi.

Une autre raison est qu'à mon avis il est nécessaire pour le moral d'un négociant, qui a parlé affaires toute la journée, qui en a encore parlé même pendant les repas, de se sortir un peu de chez lui ; et s'il désire faire partager à sa femme ses distractions, ne trouvez-vous pas bien naturel que quand on a vécu nombre d'années ensemble, les goûts de notre mari deviennent un peu les nôtres ?

Maintenant, bien loin de moi l'idée de ne pas se plaire chez soi, mais je crois que dans la vie il faut, pour apprécier un bien-être, s'en priver de temps en temps, et c'est bien plutôt

pour faire plaisir à mon mari et lui faire apprécier son intérieur que je l'accompagne parfois à la brasserie.

Je sais que nombre de lecteurs et de lectrices ne seront pas de mon avis, mais, d'un autre côté, je suis certaine aussi que bien des discussions de ménage seraient évitées, si chacun se formait un peu aux goûts l'un de l'autre : il est vrai qu'il ne faut disputer ni des goûts ni des couleurs.

(Une de vos lectrices.)

### L'histoire, d'après les journaux du temps.

Les derniers moments de Bonaparte.

Les détails ci-après ont été consignés dans le *Journal de Hambourg*, par un allemand parti de Ste-Hélène le 10 mai 1821 :

Pendant la nuit du 4 au 5 mai, Napoléon, qui ne se faisait pas d'illusion sur l'état de sa santé, remplit tous les devoirs exigés par la religion qu'il professait. Dans la matinée du 5, il dit à ses médecins d'une voix très émue :

J'ai commis bien des fautes et des crimes, mais mon cœur n'y était pour rien.

On me laissa faire ; je n'étais pas encore mûr. Ma réputation était plus grande que mes talents. D'ailleurs j'avais été élevé en France ; c'est le pays de l'honneur, de la bravoure et de la grandeur ; mais c'est aussi celui de la légèreté.

Dans la soirée, le soleil donnait dans sa chambre. On voulut fermer les rideaux :

Non, dit-il, laissez-les, que je puisse voir la douce lumière du jour jusqu'à ce qu'il fasse nuit éternellement pour moi. Vous verrez qu'avec les derniers rayons de soleil de ce jour, je rendrai mon dernier soupir.

Puis après une longue pose :

Il n'était ni dans mon cœur, ni dans mon caractère d'être cruel. Les circonstances m'ont rendu tel. Je n'étais pas assez fort pour les maîtriser...

Ensuite il se reposa pendant quelques minutes ; puis, se leva de nouveau, quoique avec beaucoup de peine, et dit :

Habillez-moi donc maintenant, comme j'ai désiré de l'être, car cela ne durera pas longtemps.

On se hâta de lui obéir et on lui mit son uniforme de général en chef, soigneusement conservé depuis 1814. Cela fait, il jeta sur son miroir un dernier regard. Il ne s'en était pas servi depuis quatre mois.

Oui, c'est bien moi, s'écria-t-il, la vie a des ailes pour la destruction... J'étais plus malheureux qu'on ne le croit ; j'étais le jouet des vagues de cet indomptable océan politique. D'ailleurs j'étais trahi, vendu...

Le crépuscule commençait alors à paraître. Il ajouta :

Ayez soin que je meure comme César. Arrangez tout, rendez-moi ce léger service.

On lui obéit encore, quoiqu'il ne restât presque plus rien à faire.

Eh bien, reprit-il, l'armée est battue, mais l'honneur reste. C'est là le dernier *Cadre* que rien ne peut détruire.

Il dit ensuite :

Donnez-moi quelques gouttes de julep ; c'est tout ce que ce monde a encore à m'offrir.

On le fit, mais il n'en prit qu'une petite cuillerée, et s'écria avec tristesse :

Reconnaissance et souvenir !...

Après quelques secondes il reprit ainsi :

Dieu miséricordieux me prend dans son sein ; un ange aimable s'approche ; adieu, mes amis, adieu, mes compagnons d'armes, adieu pour toujours... Dieu me reçoit... Ne me réveillez plus.

Ces détails ont été reproduits dans la *Gazette de Lausanne*, du 28 août 1821, d'où nous les avons tirés.